

JEUDI 27 FÉVRIER 2020 - ENTRE-DEUX

Ma patrie c'est la France. Je suis française même lorsque j'ai dû répondre à certaines questions qui pour moi me semblaient bien étranges voire inappropriées, alors que dans la pensée de l'autre il s'agissait d'une réelle interrogation. Je me suis toujours réclamée de la France, je ne me sens absolument pas africaine bien que l'on m'ait dit que je sois plus proche de l'Afrique que de la France géographiquement parlant, et qu'une grande partie de nos origines provenait de l'Afrique. Je ne me sens pas africaine, je ne le suis à aucun moment dans ma tête, je suis française.

Finalement j'ai réalisé que j'étais française, mais que je ne l'étais pas vraiment. Je suis sur un département français mais séparé de la mère patrie par 9390 km. Il est vrai aussi que je n'ai jamais vu un artiste réunionnais représenter la France dans aucune grande manifestation, foire, exposition ou autre sur le plan international. Nous aurons continuellement des artistes stéréotypés physiquement et j'ose dire intellectuellement. Je suis personnellement, comme l'ensemble de mes collègues et compatriotes réunionnais, marquée du sceau de La Réunion et j'utiliserai même un terme que beaucoup déteste mais je l'emprunterai tout de même à Françoise Vergès (qui l'emprunte elle à Colette Guillaumin) : je suis *racisée*. Je ne suis pas l'idéal pour représenter « mon pays » parce que je n'incarne pas le modèle de l'artiste français inscrit dans un schéma de pensée et de pratique artistique. Mon travail, bien que touchant à des sujets universels, aura toujours les couleurs de cette terre éloignée, peut-être trop éloignée.

Il est intéressant de voir comment Françoise Vergès fait un parallèle entre cette « *racisation* » d'une catégorie de personnes (dans son essai *Un féminisme décolonial* elle parle de ces travailleuses de l'ombre qui nettoient toutes les infrastructures publiques et les établissements) et l'invisibilité qui en est inhérente. Je trouve qu'il en va de même pour mon métier. Elle parle même d'une « *double invisibilité* ». Je suis une femme artiste et j'ai reçu de toute part des remarques à me faire douter voire me faire abandonner mon projet de carrière : « tu auras envie d'avoir des enfants et ta carrière va en pâtir », « les femmes artistes ne réussissent pas », etc.

✱ Jeudi 12 mars 2020

Le problème avec ces remarques c'est qu'elles sont devenues une réalité depuis que les « garants d'un art institutionnel » ont depuis toujours décidé de ce qui faisait œuvre ou non et de qui est artiste ou pas. Je pense tout particulièrement à cet entretien avec Paul Ardenne sur France Culture : « L'« *artivisme* », un art sans limites ? » où il évoque que les femmes dans les années 50 étant refusées dans les lieux d'art se mettent à développer la pratique de la performance en protestation à cette exclusion injustifiée et injustifiable. Je pense qu'inconsciemment, je me suis aussi orientée vers la performance parce qu'elle me permettait de renverser le pouvoir, ne serait-ce que le temps de la performance et tant mieux si elle avait des répercussions par la suite, le but étant bien de faire réagir, de bousculer, de renverser un

ordre établi. Mais est-ce que les choses ont vraiment changé aujourd'hui ? Les femmes se voient refuser l'accès à des projets d'envergure, des prix ou autres, mais rien n'est dit de manière frontale, tout est plus insidieux, plus voilé de sorte que l'on n'arrive pas à comprendre réellement les raisons de ce refus. Autant que ces performeuses qui se mettaient dans des situations intenses où le corps est malmené, poussé parfois à son plus haut degré de souffrance, la violence de mes performances résidait dans le jeu parfois malsain avec l'autre où celui-ci est tout à la fois pris en otage et placé d'office comme bourreau, coupable de n'avoir rien fait, ou d'avoir au contraire suscité même involontairement une situation que j'avais moi-même finalement créé. Mais le corps de la performeuse est ce corps intime qu'elle écrase devant l'autre, qu'elle afflige même si c'est pour renvoyer à l'autre sa violence en plein visage. C'est un corps qu'on exhibe, qu'on met à nu, qu'on fragilise. Il n'était pas question d'offrir cette fois mon corps en pâture aux garants de cet art contemporain qui n'est pas le mien, même s'il est l'un des symboles les plus forts de cette violence qui sévit dans notre société.

Cette féminité rejetée dans le milieu de l'art contemporain je l'évoque dans une interview filmée l'année dernière à Paris, faisant partie du projet HERstory (projet à l'initiative de Julie Crenn et de Pascal Lièvre), une dénomination éloquente et qui résonne encore aujourd'hui, me posant la question de si je suis féministe. Ce monde veut anéantir nos choix en nous imposant des combats qui n'étaient pas forcément les nôtres, parce qu'il semblait évident pour moi, que la question de la place de la femme aujourd'hui et en particulier dans le milieu du travail ne devrait plus être posée.

Régression. Transgression. Provocation ou désir d'humiliation ?

✱ Jeudi 27 février 2020

Donc je dois déjà me battre contre cette première invisibilité : je suis une femme artiste.

Et puis il y a cette particularité, cet exotisme qui vient des îles. Peu importe qu'il s'agisse d'un territoire français. « Tu viens de La Réunion ! Il y a le soleil et la mer là-bas ! », « J'aimerais bien qu'on m'invite pour que je fasse une résidence à La Réunion, au lieu de toujours faire venir les personnes de La Réunion en France ». Soit ces gens sont aveugles, soit ils sont tellement égocentriques qu'ils ne voient même pas qu'on ne fait jamais venir les gens de La Réunion en France, et que pour les rares cas où cette « opportunité » se présente, il s'agit bien souvent d'une lutte acharnée pour enfoncer les portes dans l'Hexagone. Et puis, c'est vrai, j'oubliais qu'il était tellement plus agréable de faire une résidence à La Réunion, puisqu'il y a le soleil et la mer !

Je ne sais pas laquelle des deux invisibilités est la pire : le fait d'être une femme artiste ou d'être une artiste réunionnaise.

Quoiqu'il en soit, je ressors perdante sur tous les fronts. Oui parce que j'ai difficilement accès aux projets et appels d'offre à La Réunion parce que le milieu est nécrosé : les informations sont soit vaporeuses soit distillées qu'à un petit cercle d'élus qui sont sélectionnés sur l'ensemble des projets qui peuvent exister. Ce sont comme par hasard toujours les mêmes noms qui apparaissent pour les résidences, les subventions, et autres projets, même pour l'extérieur.

★ Vendredi 13 mars 2020

Alors on pourra me dire mais de quoi tu te plains, tu as tout de même reçu des subventions ces dernières années et tu es allée trois fois à Paris en trois ans. Oui c'est vrai que j'ai eu des subventions ces dernières années qui coïncident comme par hasard avec le fait que j'étais déjà allée une première fois à Paris par le biais de la seule personne qui m'a laissé le bénéfice du doute et qui s'est uniquement attachée au travail. Et ce n'est pas un hasard pour moi que ce fut par la suite, la porte ouverte aux demandes de subventions qui m'ont été accordées, au vu des remarques qu'on m'avait déjà lancé, à savoir qu'il fallait que je fasse mes preuves en me débrouillant d'abord par moi-même pour concrétiser des projets et prouver ainsi que je suis capable. Prouvant par ailleurs que je travaille avec des institutions « sérieuses ». Alors oui évidemment quand on voit apparaître « projet réalisé avec le Cneai à Paris », d'un coup à La Réunion on acquiert une sorte d'aura qui attire vers nous des personnes qui nous snobaient jusqu'ici, et c'est le tapis rouge des projets qui est déployé devant nous. C'est comme ça d'ailleurs qu'un ancien conseiller aux Arts-Plastiques de la DAC OI était venu directement sur moi me faire la bise en m'appelant par mon prénom. Alors même que nous n'avions jamais eu de telles familiarités. Il avait en effet posé les barrières très rapidement dès son arrivée sur le territoire : ne considérant pas qu'il existe un art contemporain à La Réunion, mais selon lui, uniquement de l'artisanat. Donc il était venu me féliciter de l'exposition en cours, pour laquelle je lui avais fait remarquer que j'avais demandé des subventions (auprès de la DAC OI), lesquelles m'avaient été refusées. La raison avancée était que le projet ne semblait pas tenir la route. Projet finalement accueilli par l'Artothèque de La Réunion. Il faut toujours que quelqu'un ouvre le chemin pour que les mouches s'engouffrent dedans par la suite. C'est comme ça aussi que des personnes derrière qui il fallait courir des années durant, reviennent vers moi en me disant que ce serait bien que je collabore avec leurs structures.

Et oui, je suis venue trois fois à Paris en trois ans mais il faut regarder un peu dans quel cadre ! Il y a un adage qui dit chez moi « *ou pé pa anpès la mèr bat* » (Littéralement : tu ne peux pas empêcher la mer de battre, métaphore pour signifier à La Réunion que la langue est un organe que personne ne peut maîtriser et par conséquent, comme tu ne peux empêcher l'autre de déblatérer, il faut le laisser pour sa valeur). Alors pourquoi me battre contre ces gens qui n'auront de cesse d'avoir quelque chose à dire. Ceux-là n'ont pas eu la curiosité de se renseigner sur le fait que les deux premières fois concernaient le même projet (année 1 : résidence, année 2 : restitution et exposition). La troisième fois j'ai été acceptée sur commission à la Cité internationale des arts de Paris d'où ma troisième venue et qui a été possible grâce au financement apporté par La Réunion, et en partie j'en suis sûre (du côté des institutions réunionnaises) parce qu'il y avait déjà eu ces deux premières fois. Syndrome du *Gouyav de France*.

Alors on pourra comme de coutume me sortir toute sorte d'insanités dans le dos sans même me donner l'opportunité de contrer les arguments que ceux-là oseraient me sortir, je sais moi qui je suis, les combats que j'ai mené jusqu'ici pour entrouvrir certaines portes qui d'emblée m'étaient inaccessibles et je sais aussi que je peux encore me regarder dans un miroir sans que ce que j'y vois me dégoûte, parce que j'ai l'assurance d'avoir respecté mes principes jusqu'au bout. Mais respecter ses principes n'est pas bien vu à notre époque et ce n'est pas ce qui compte, au contraire, ça fait de nous des ennemis potentiels et à abattre d'un ordre établi. Donc quand aujourd'hui on me dit que c'est moi qui ai une production « *à ce stade encore inégale et dont le propos demanderait à être éclairci afin de mieux identifier et rendre visible et lisible les champs de réflexion critiques qui sont les (m)iens* », sans aucune prétention, je peux affirmer que je n'y crois pas du tout et j'ai envie de dire à ces personnes : désolée, je croyais que c'était clair... Mais je vais le dire autrement. Les champs de réflexion cri-



tiques qui sont les miens et bien c'est vous !

Donc d'une part je ressors perdante à La Réunion parce que je ne fais pas partie du réseau, je ne véhicule pas l'image de l'artiste qui ferme sa bouche quand on en a envie, et qui de l'autre côté fait partie du réseau bien select des artistes qui savent très très bien parler de leur art inexistant. D'autre part, je ressors perdante sur la scène nationale, voire internationale, quand des commissaires, curateurs, galeristes ou autres arrivent à La Réunion, et que je ne serai jamais de ceux qui seront présentés, ni inscrits sur la liste de noms donnée avant même leur atterrissage sur l'île. Oui parce qu'il y a des intermédiaires vous comprenez, il y a un filtre, un filet érigé constitué des quelques personnes au pouvoir et gestionnaires de l'art et de la culture à La Réunion qui donnent d'emblée une liste de noms, qui se comptent parfois sur les doigts d'une main à tous ces interlocuteurs extérieurs. Alors inutile de vous dire que lorsque vous êtes persona non grata vous n'aurez jamais la possibilité de créer un contact avec ces interlocuteurs. Tant de fois j'ai vu des exemples flagrants où personne ne se cachait d'agir de la sorte.

Entre deux conditions, entre deux territoires. Je me demande juste pourquoi des deux conditions ou des deux territoires rien ne serait jamais possible.

Cette année je me retrouve dans le cas de figure où ma restitution de résidence s'effectue à un mois de la date de mon départ. J'ai embrassé le rêve de rencontrer, ne serait-ce qu'une personne à la suite de cette restitution, qui pourrait m'offrir une opportunité aussi infime soit-elle de concrétiser un projet qui serait ma porte ouverte sur un avenir moins incertain, moins défiguré par un système où la prédation est l'unique façon de fonctionner, un avenir où je ne travaillerais plus à perte, je parle de toute évidence en terme financier parce que finalement là où je ne perds pas, c'est dans ces infimes rencontres qui sont comme de l'or à l'état brut dans un environnement hostile mais qui arrivent à briller et à répandre de leur éclat. J'ai fait quelques-unes de ces rencontres cette année et j'en suis bien heureuse. Parfois ça me ramène à penser que tout est encore possible. On ne sait pas de quoi est fait demain et je ne sais de toute évidence pas de quoi sera fait le mois d'avril pour moi. De temps à autre je me remets à avoir de l'espoir et à repenser à cette merveilleuse personne rencontrée ce jeudi 14 novembre 2019 dans le métro à la ligne 5 qui disait : « *L'homme propose, Dieu dispose, et moi je crois que je vais ressortir de ce train avec le prix d'un kebab* ». Il l'a eu le prix de son kebab ce jour-là et il l'a dit : « *Je vous l'avais dit que je ressortirai de ce train avec le prix d'un kebab !* »...

## \* Jeudi 27 février 2020

J'ai d'ailleurs eu une discussion intéressante à ce sujet quant au fait qu'un artiste réunionnais n'a jamais représenté la France et qu'il sera sans doute difficile pour qu'il en soit un jour le représentant. En effet, et finalement ça rejoint entièrement le phénomène de « racisation » énoncé plus haut, c'est qu'au vu de l'histoire coloniale lourde qu'il y a entre La Réunion et la France – et d'ailleurs Françoise Vergès en parle parfaitement dans une de ces interviews sur France Culture où elle explique que ce terme donné par la sociologue Colette Guillaumin définit bien de nos jours cette stigmatisation de personnes par rapport à leur origine, leur couleur ou autre – la France ne saurait pas aujourd'hui comment traiter le dossier de La Réunion, il s'agit bien là d'une affaire délicate. De l'autre côté, j'éprouve au quotidien ce complexe d'un peuple colonisé qui estime que tout ce qui vient du dehors est meilleur. Donc à niveau d'études égal et à compétences égales, le réunionnais sera toujours considéré par ses propres compatriotes comme inférieur et il ne lui sera pas donné une seule chance pour

qu'il prouve sa valeur. Nous voilà arrivés à un point fondamental : la valeur. La valeur d'un artiste est jugée aujourd'hui de manière totalement arbitraire et sans aucune dissimulation. Oui, c'est vrai que lorsque l'on fait un tour de l'histoire de l'art, on se rend bien compte que durant chacune de ces périodes, il existait toujours une catégorie d'artistes qui n'avaient accès à aucune commande ou du moins très peu et qui étaient rejetés par leurs contemporains. C'est ce qui nous a aussi valu ce fameux Salon des refusés en 1863 et les multiples salons qui suivirent, avec les tentatives des plus grands noms de l'histoire de l'art aujourd'hui mais qui étaient refusés à leur époque tels que Renoir, Monet, Sisley ou encore Pissaro. Ce sont les galeries actuelles qui paissent dans les gains reçus de la vente des œuvres de ces artistes morts depuis longtemps. L'industrie culturelle. Donc la valeur de l'Œuvre d'un artiste sera continuellement l'affaire d'une poignée de personnes qui décident que tel ou tel artiste n'a pas sa place sur la scène artistique. Aujourd'hui j'ai l'impression que si je ne parle pas du genre en France ou à La Réunion je n'ai pas ma place, notamment auprès de certaines instances, et pour les autres, si je ne parle pas de créolité, d'esclavage, de souffrance liée à la colonisation ou du folklore lié à l'île, je n'ai pas non plus ma place. Finalement nous revivons les mêmes scènes, la différence aujourd'hui étant que l'artiste est devenu un pur produit médiatique et que l'œuvre ne compte plus, ce qui compte c'est l'aura que l'artiste dégage. Et là encore on a pu le voir dans un certain nombre de situations et de cas qui ont fait polémique, mais aussi étonnant que cela puisse paraître, ces « artistes » en question, malgré le constat qui a été fait sur leur pratique complètement vide, continue à avoir les marchés et à s'imposer comme figures prédominantes de l'art du XXI<sup>ème</sup> siècle. Il ne va pas sans dire non plus que maints écrits n'aient souligné ce qui se passe actuellement, mais dès que l'on touche à ce sujet épineux, de vives oppositions s'érigent immédiatement avec une violence sans nom. C'est le cas pour Françoise Vergès lorsqu'elle reçoit des accusations de racisme anti-blancs, pour Annie Le Brun lui valant des contre-arguments farfelus insinuant qu'elle s'attache à une forme artistique désuète. J'ai également fait les frais de mes prises de parole (et notamment pour mon HERstory mais pas que), particulièrement lorsque j'évoque la prostitution des artistes contemporains. Et ce qui m'a été rapporté de manière assez vague étaient des réactions de personnes qui se sont senties touchées par mes propos alors qu'aucun nom n'avait été mentionné, en disant qu'elles (ces personnes y compris des hommes donc) n'avaient jamais couché avec qui que ce soit pour obtenir ce qu'elles avaient, tout en reconnaissant qu'elles avaient des avantages dont elles profitaient. La question n'a jamais été de coucher ou pas avec ces personnes dans la réalité, mais bien de se questionner sur cet état de fait qui mène un certain nombre d'artistes aujourd'hui à prostituer leur pensée et leur Œuvre pour plaire et obtenir le Graal. Mais ça a été aussi visiblement des atteintes personnelles, parce qu'il est bien connu que lorsque l'on a rien à rétorquer et bien le chemin le plus facile est d'attaquer la personne elle-même.

Bref, ce qui en découlait de cette conversation était que l'invisibilité des artistes réunionnais sur la scène artistique française provenait de cette histoire coloniale encore trop présente et d'autre part, le fait que ce territoire possède une histoire différente de celle de la France elle-même, puisqu'il se place de l'autre côté, avec l'autre point de vue, mais aussi avec une approche finalement bien différente de celle d'un français qui s'oriente beaucoup plus vers une Œuvre conceptuelle. L'art réunionnais aura forcément des accents iliens et imprégné du mélange de tous les apports qu'il a eu pendant la période esclavagiste, à savoir des influences et des histoires venant d'Afrique, d'Inde, ou encore de Madagascar, ce que la France ne connaît pas puisqu'ayant une population non formée par l'immigration et donc centrée sur elle-même.

Je ne peux pas me refaire, et je n'en ai pas envie, ce serait balancer dans l'oubli une diversité des pratiques. Néanmoins, je me pose la question de pourquoi aujourd'hui ne pas vouloir tout simplement considérer cette pluralité et cette diversité, puisque c'est la France elle-même

qui est venue chercher ces territoires et en faire siens, et reconsidérer sa posture et son jugement envers cette population et ce département ?

Je me dis souvent que les choses sont faciles, mais que les hommes se complaisent dans la difficulté et chercheront continuellement à tout rendre toujours plus compliqué. Mais à mon avis, n'est pas étranger à cette attitude encore une fois la question de l'ego, du pouvoir et de l'argent.

## \* Dimanche 16 février 2020

III. Pivot 3 : *[Mardi 11 février, vers 18h15 à la FNAC à Châtelet-les Halles. Je vais me prendre un livre mais je dois le commander. La vendeuse me demande si j'ai la carte FNAC. Je lui réponds que j'ai en effet une carte mais je ne savais pas si celle-ci passait en France Métropolitaine puisqu'elle avait été faite à La Réunion. Elle me dit que si, ça devrait passer, mais qu'il est vrai que parfois il y a des choses qui bloquent et qu'elle ne comprenait pas pourquoi puisque « La Réunion c'est la France ! ». Elle entame une discussion avec moi sur le fait que le volcan était encore entré en éruption, et qu'elle savait tout ça parce qu'elle a un fils qui voulait s'installer sur l'île mais qui après des mois de recherche, n'avait trouvé aucun emploi et qu'il avait été à contrecœur dans l'obligation de revenir en Métropole. Elle me dit qu'elle connaît assez La Réunion parce qu'elle aime regarder des reportages sur cette île. Elle en avait vu un récemment sur Mafate et trouvait que les paysages étaient magnifiques. Elle m'explique que son fils s'était fait des amis qui avaient pu, par le biais de connaissances, lui faire faire un vol en hélicoptère au-dessus du cirque et qu'il y avait fait beaucoup de randonnées. Elle me dit aussi qu'elle trouve absolument remarquable que ce soit le seul endroit où les cultures se mélangent et vivent en harmonie, où les religions cohabitent toutes et où les gens arrivent aussi bien à avoir ce beau vivre ensemble. Elle me dit en tout cas que c'est ce qu'elle voit dans les reportages qu'elle regarde. Elle me fait comprendre qu'elle se sent en confiance pour parler comme ça ouvertement d'un territoire qu'elle n'a jamais visité parce qu'habituellement elle fait très attention à ce qu'elle dit. Il lui était arrivé une mésaventure avec une personne venant des Antilles avec qui elle avait dit qu'elle n'arrivait pas à faire la différence entre un africain ou un antillais qui, s'ils ne parlaient pas, ne lui permettaient pas de reconnaître du premier coup d'œil leur origine : leurs ressemblances physiques étant trop grandes. Elle me dit que ce n'est pas comme moi qui suis claire de peau, où là, il était possible du moins de ne pas faire l'amalgame avec une africaine ou une antillaise. Bien qu'elle nuançait toujours son propos en disant que bien sûr il existait des personnes provenant de ces différentes régions qui pouvaient être claires de peau. Elle poursuit en me disant que suite à ce qu'elle avait dit à cette personne, elle s'en était prise plein la tête et qu'elle avait remarqué que le racisme était vraiment partout. Qu'il y avait réellement un racisme envers les blancs, parce que dès qu'un blanc dit quelque chose, même si ce n'est que de la maladresse, ça passe tout de suite pour du racisme. Et c'est pour cette raison qu'elle s'efforçait de ne plus prendre la parole sur de tels sujets. Ce à quoi j'ai répondu qu'il y avait malheureusement du racisme partout, d'autant plus exacerbé aujourd'hui puisque les gens se sentent libres de ne plus le cacher. Elle passe ma commande puis me souhaite un très bon séjour en me disant qu'elle ne connaît pas bien le site de Montmartre mais qu'« à Paris il faut lever la tête pour découvrir des choses », et qu'il y a des petites merveilles si on prend juste la peine de lever les yeux et ne pas marcher machinalement la tête baissée. Elle ajoute qu'il ne faut pas hésiter à parcourir à pied et en bus parce qu'il n'y a que de cette façon qu'on arrive à voir les petites ruelles, et tout ce qu'il y a à découvrir, « parce que lorsque l'on est sous le sol, on ne voit rien ». Je la remercie et nous nous souhaitons mutuellement une très bonne soirée.]*